

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Rendez-vous de la culture de Montréal : et la littérature dans tout ça?

André Vanasse

Number 129, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vanasse, A. (2008). Le Rendez-vous de la culture de Montréal : et la littérature dans tout ça? *Lettres québécoises*, (129), 3–4.

Le Rendez-vous de la culture de Montréal : et la littérature dans tout ça ?

Le Rendez-vous de la culture, animé par Simon Brault de Culture Montréal, a connu un succès retentissant. Tenu les 12 et 13 novembre 2007, cet événement a été largement médiatisé. Seulement dans *La Presse*, nous avons eu droit à un éditorial signé par Nathalie Collard, de même qu'à des commentaires de « columnists » tels Alain Dubuc, Nathalie Petrowski et Marc Cassivi, sans compter d'autres articles parus ici et là. Que se passe-t-il donc ?

La grande annonce de ce rendez-vous culturel aura été celle de la création du Quartier des spectacles, un projet de 120 M\$. À ce projet grandiose s'ajoutera la construction d'un édifice culturel de 20 M\$ qui sera situé coin Sainte-Catherine et Saint-Laurent. La Place des Arts n'aurait pu être mieux nommée, puisqu'un immense quadrilatère abritera musée, salles de concerts, salles de spectacle et toute une infrastructure qui fera que ce secteur, déjà intéressant, deviendra le lieu de rassemblement de la culture. C'est un grand pas en avant et la preuve que la ville et son maire ont compris que la culture est un moteur économique non négligeable. S'est-on souvenu que New York, pour se sortir du marasme économique qui semblait vouloir l'acculer à la faillite dans les années quatre-vingt-dix, avait misé sur la culture ? et qu'elle en était sortie gagnante ?

UN NOUVEAU DIALOGUE ?

Ce rendez-vous aura aussi été l'occasion de créer un pont entre le monde des affaires et celui de la culture. Tout à coup, on a compris que le dialogue était possible et que le temps était venu de traiter avec un secteur jugé jusqu'alors pauvre et peu digne d'intérêt pour les hommes d'affaires. Or, il ne l'est pas. La culture draine des montants considérables dans son sillage, même si les salaires ne sont pas mirobolants. Ce montant, il approche les deux milliards de dollars, si l'on inclut le livre et le cinéma. Ce n'est pas rien. Et puis des milliers de personnes travaillent dans le domaine culturel. Il y a les artistes, bien sûr, mais aussi les managers, les techniciens, les spécialistes de toutes sortes, sans compter une foule de personnes qui œuvrent dans l'ombre mais qui n'y gagnent pas moins leur pain quotidien. La culture, c'est une « grappe industrielle » de premier poids aurait dit Gérald Tremblay à l'époque où il était ministre de l'Industrie et du Commerce à Québec. Quelque chose comme une dynamo qui génère non seulement de l'énergie mais des dollars.

Ce n'est donc pas sans raison qu'on a pu voir à ce Rendez-vous de la culture Raymond Bachand, ministre du Développement économique du gouvernement québécois, Michael Fortier, ministre des Travaux publics et des Services gouvernementaux du gouvernement fédéral, aux côtés de la ministre de la Culture et des Communications du Québec, Christine Saint-Pierre, sans oublier la présence fort active d'Isabelle Hudon, présidente de la Chambre de commerce de Montréal.



La table était pour ainsi dire mise pour un grand virage. Alain Dubuc a souligné l'intérêt et la pertinence de cette rencontre dans un commentaire fort éclairé en mettant en évidence la nécessité pour une métropole provinciale comme Montréal de se donner une assise culturelle forte afin de concurrencer ses rivales. Car la culture attire des touristes et rapporte gros à l'industrie hôtelière. Cela, on le comprend de plus en plus.

ET LE SOMMET SUR LA LITTÉRATURE, LUI ?

Devant le succès de cette rencontre, je n'ai pu faire autrement que de avaler ma salive en pensant au Sommet sur la littérature organisé deux semaines plus tôt, plus précisément le 1^{er} novembre 2007. Des ministres, il n'y en avait pas. Christine Saint-Pierre, ministre de la Culture et des Communications du Québec, de même que sa collègue Michelle Courchesne, ministre de l'Éducation, s'étaient excusées sous prétexte qu'elles étaient prises ailleurs. Si au moins elles avaient délégué un sous-ministre pour venir faire une déclaration, ç'aurait été un baume sur nos plaies, mais leurs chaises sont restées vides. Quant aux ministres dont les fonctions sont liées au monde des affaires, ils étaient bien évidemment invisibles.

Le peu d'intérêt que suscite l'industrie du livre chez nos dirigeants a quelque chose de profondément frustrant. Comment l'expliquer ? Si nous, de l'industrie du livre, étions des « deux de pique », nous pourrions comprendre l'indifférence de la classe

« Le peu d'intérêt que suscite l'industrie du livre chez nos dirigeants a quelque chose de profondément frustrant. [...] Sait-on que le chiffre d'affaires pour le livre s'élève à 730 M\$, c'est-à-dire à quelques dizaines de millions de moins que le cinéma (800 M\$). »

politique et industrielle à notre endroit, mais ce n'est pas le cas. Sait-on que le chiffre d'affaires pour le livre s'élève à 730 M\$, c'est-à-dire à quelques dizaines de millions de moins que le cinéma (800 M\$) mais davantage que pour tous les autres arts, et de beaucoup ? Si l'on excepte l'industrie du disque, qui atteint 288 M\$, et l'industrie du spectacle et des variétés, dont les revenus s'élèvent à 128 M\$, les chiffres des autres arts sont plutôt bas : 23 M\$ pour la danse, 43 M\$ pour la musique, 17 M\$ pour les arts visuels et 63 M\$ pour le théâtre. Autant dire que les deux de pique sont de l'autre côté de la barrière, puisque tous ces représentants des arts réunis n'arrivent même pas à approcher, ne serait-ce que de loin, le chiffre d'affaires du livre. Pourtant, tous ces représentants de la culture ont reçu un accueil quasi triomphal. C'est à s'arracher les cheveux.

Je ne veux surtout pas minimiser la place des autres arts dans le paysage culturel québécois. Je crois trop à la culture, moi qui suis abonné depuis plusieurs années aux spectacles de danse, aux concerts et au théâtre, pour lever le nez sur mes « rivaux ». Mais je déplore qu'une industrie comme celle du livre, si importante en termes de chiffre d'affaires et de visibilité, soit considérée comme peu intéressante par nos dirigeants provinciaux.

HEUREUSEMENT, IL Y A QUEBECOR !

Quitte à me faire lapider sur la place publique, je dirai que je me console en constatant que le groupe Quebecor a, de son côté, jugé que le monde du livre méritait plus de considération. Vous me direz que c'est normal, puisque Quebecor a établi sa fortune sur le papier qu'on imprime et sur celui qu'on relie. Peu m'importe que ce soit le cas et que ce soit Brian Mulroney (ça mérite un autre jet de pierres mais, de grâce, ne visez pas trop juste!) qui ait convaincu Pierre Karl Péladeau d'investir dans des événements littéraires précisément pour les raisons que je viens d'indiquer. Quebecor a bel et bien décidé de s'impliquer financièrement, entre autres dans le Festival international de poésie de Trois-Rivières (FIPTR) et dans les Correspondances d'Eastman, deux événements qui sont des réussites incontestables. Comme certains journalistes l'ont souligné à la suite du Rendez-vous de la culture, quand le secteur

privé investit dans la culture, il s'attend à un retour d'ascenseur, à un bénéfice sur ses placements. C'est ce que fait Quebecor en demandant d'être vu. Et on ne pourrait le lui reprocher ; il n'empêche que les deux événements littéraires cités y trouvent des revenus sans lesquels ils auraient sûrement de la difficulté à joindre les deux bouts.

On peut se demander pourquoi les groupes de presse et ceux de l'imprimerie, Power Corporation en tête, n'agiraient pas de la même façon. La littérature a besoin de leur soutien, c'est une évidence criante. Par exemple, le Festival international de la littérature (FIL) s'est plaint pendant plusieurs années d'être un nain, en ce qui concerne l'aide du privé, par rapport au Festival Metropolis Bleu, largement soutenu par les riches anglophones. Deux solitudes, dit-on. Il est temps que ça change. Les leaders francophones, qui sont de plus en plus nombreux, doivent prendre conscience qu'ils ont un rôle social à jouer dans le domaine culturel.

À ce sujet, Martin Croteau donnait dans *La Presse* (13 novembre 2007, p. A6) des chiffres qui font réfléchir : « Le financement privé en culture se situe à 13 %

à Montréal. C'est deux fois moins que la moyenne du Canada anglais où les organismes culturels reçoivent 26 % de leur revenu de donateurs privés et d'entreprises. »

À QUAND LE SOUTIEN DE RICHES FINANCIERS ?

Il est temps qu'on se réveille du côté de la classe d'affaires de la francophonie québécoise et que celle-ci agisse comme le fait sa collègue anglophone. Quand on accumule un capital considérable, on a une responsabilité sociale. Cette dernière est d'autant plus impérative que les dons que l'on fait ne sont pas des dépenses sèches : ils sont suivis de retours d'impôts. Faire un don à un organisme culturel plutôt qu'au fisc, il y a là quelque chose d'agréable, même si les sommes ne sont pas totalement déductibles d'impôt. Le plaisir, quand on fait des dons, c'est d'avoir l'impression de frauder l'impôt. Or, des fraudeurs de cette espèce, nous en avons grandement besoin.

HUMEUR

JEAN-PIERRE APRIL

Étranger en bibliothèque

Que diriez-vous si demain on votait une loi qui interdirait aux hommes de lire de la littérature ? Quel scandale, n'est-ce pas ? Pourtant, ici, ça ne changerait rien à rien.

Depuis ma retraite, en septembre 2006, je suis bénévole à la Bibliothèque publique de Norbertville, en plein Centre-du-Québec. Quoi de plus normal pour un écrivain qui a été professeur de littérature, n'est-ce pas ? Pourtant, j'ai parfois l'impression d'être... « anormal » !

En fait, je suis l'homme de la bibliothèque. Le seul. Et à la façon amusée dont les jeunes me regardent, je crois que si la race des « hommes de bibliothèque » n'est pas en voie de disparition, c'est parce qu'elle n'est jamais apparue.

J'ai assisté à deux stages de formation, et là aussi, uniquement des femmes, toutes passionnées et dévouées. J'ai quand même vu quelques hommes en bibliothèque : j'ai dû en compter une bonne demi-douzaine en un an, la plupart servant de chauffeur à leur enfant — et aucun n'a choisi un roman, bien entendu.

Quant à la poésie et au théâtre, jamais un livre n'est sorti de la bibliothèque. Les romans les plus populaires sont des « romans de madame », genre Danielle Steel ou Barbara Cartland. Et les jeunes s'en tiennent presque uniquement à la « littérature



de genre », surtout la *fantasy*, l'horreur et le polar. Les livres québécois sont très peu empruntés, hormis d'autres livres de femmes pour femmes, comme ceux de Marie Laberge, de Jeannette Bertrand ou de Dominique Michel. Dernièrement, j'ai compris un peu plus pourquoi très peu d'auteurs québécois sont choisis par notre public.

J'avais à classer cent quarante nouveaux romans. Bien sûr, comme plusieurs prétendent qu'en littérature nous serions encore colonisés, et comme la compétition avec les éditeurs français est féroce, je m'attendais à trouver peut-être jusqu'à 50 % ou même 60 % de romans étrangers. Eh bien, c'est faux, nous ne sommes pas colonisés : ça semble bien pire ! Sur cent quarante romans, j'ai compté huit romans québécois. Le roman étranger occuperait donc 94 % du territoire de notre bibliothèque consacré aux romans.

Comment comprendre que l'État, qui subventionne les bibliothèques publiques, les éditeurs et plusieurs écrivains, néglige à ce point ce lien vital entre la littérature québécoise et le public québécois, par exemple en cachant la littérature aux téléspectateurs ? Comment se fait-il qu'encore aujourd'hui on cède tant de place à des livres français, ou à des auteurs américains traduits et publiés en France ? Pourquoi

les étudiants qui terminent leurs études collégiales n'ont-ils droit qu'à un seul cours de soixante heures où est abordée la littérature québécoise ? Ce tassement de la littérature québécoise ne serait-il pas ce qu'il est convenu d'appeler un « accommodement déraisonnable » ?

Le comble de l'aliénation ? Un écrivain québécois, donc sous-estimé, classant bénévolement des romans français de France dans une bibliothèque publique du Québec !

Mais, qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour le plaisir de côtoyer des enfants et des dames qui aiment la lecture ? !

« Le comble de l'aliénation ?

**Un écrivain québécois,
donc sous-estimé,
classant bénévolement
des romans français de France
dans une bibliothèque
publique du Québec ! »**

P.S. : Le hasard m'a fait découvrir récemment un autre spécimen rare de l'*homo-bibliotheca*, Joël Champetier, qui, comme moi, a commencé sa carrière d'écrivain dans le milieu de la SF, et qui est également bénévole dans une bibliothèque en milieu rural, à Saint-Séverin de Proulxville (tout près de Hérouxville !). Joël vit sensiblement la même expérience que

moi, sauf que, étant bénévole depuis six ans, il a vu baisser la clientèle des jeunes, qui consacrent de plus en plus de temps aux jeux vidéo. Et on apprend maintenant qu'à l'école ils sont moins performants en lecture.